

BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF

RECOMMANDE AUX FAMILLES VENTE EN 1912: 11,600,000 DE BOUTEILLES
L. VIOLET, - THUIR, FRANCE

Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

TEMPERATURE

Le soleil est entré au signe du Sagittaire le 23 novembre.



BULLETIN OFFICIEL DE LA TEMPERATURE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Observations prises Jeudi à 8 heures du soir.

VENDREDI, 27 novembre. Prédiction pour la Nouvelle-Orléans et les environs. - Temps incertain; pluie probable; vents légers de l'Est.

TEMPERATURE. La température d'hier à la Nouvelle-Orléans, suivant le thermographe du bureau météorologique des Etats-Unis, sur le toit de la Douane, était comme suit:

Heure	Température
7 h. m.	55
9 h. m.	57
11 h. m.	57
1 p. m.	59
3 p. m.	63
5 p. m.	63

Le tableau suivant donne le temps pour la journée du 26 novembre 1914 à la Nouvelle-Orléans:

Heure	Temp.	Vent.	Pluie.
7 h. m.	53	NE-15	01
7 p. m.	61	SE-14	27

Avertissement d'ouragan. Le télégramme suivant a été reçu du Bureau central par le directeur du Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans:

"Washington, D. C., 26 novembre 1914, 1 p. m. - Signaux avertisseurs d'ouragan. Sud-Est seront déployés, à 2 p. m., à Mobile et Pensacole. Un ouragan se prépare au large de la côte. (Signé) "HENRY."

Chronique Régionale

EN LOUISIANE

Amite City, 26 novembre. — Ed Randall, qui s'est évadé avec deux autres prisonniers de la prison de paroisse, mardi, a été capturé près d'Osyka, Miss., jeudi matin.

Exonéré par un jury. — J. T. Watson, qui a tué J. C. Chevalon, de la Nouvelle-Orléans, a été exonéré par le jury d'enquête du coroner. Les témoins ont déclaré que Watson avait tué Chevalon en état de légitime défense.

Bâton-Rouge, 26 novembre. — Le gouverneur Hall a fait les nominations suivantes, mercredi: Cuthbert S. Baldwin, de la Nouvelle-Orléans, notaire; Dr. Harry J. Felton, membre de la commission des dentistes.

Nouvelles de St-Bernard

Quoiqu'il n'y a pas eu de démonstrations spéciales pour célébrer le jour de grâce, la fête a été observée par des banquets dans les familles privées. Dans les églises catholiques il y a eu des services religieux, auxquels ont assisté les employés des différentes firmes et le public en général.

Le corps de Valentin Miller, vieillard de Gretna, a été trouvé dans le sable mouvant, près de l'"American Sugar Refinery" à Chalmette. Il était très faible de constitution, et est mort d'épuisement.

Tous les préparatifs pour le bal masqué que donne ce soir le "Independent Social Club", à la salle du "Green City Carnival Club", ont été terminés. Une pluie fine qui tombe depuis hier soir a rendu nos routes boueuses, ce qui est fort désagréable pour nos fermiers.

L'oncle Barbanchou est mort! Il ne nous laisse que son portrait sous prétexte que nous sommes riches; toute sa fortune va aux pauvres orphelins. — Ah! je le t'avais bien dit que c'était un homme sans cœur.

Critique littéraire

Spécial pour l'Abéille par M. LESTER S. KENNELL, de l'Université de Rochester, N. Y.

Henryk Sienkiewicz, auteur polonais et lauréat du prix Nobel pour la littérature, reste à l'heure actuelle, presque inconnu aux Etats-Unis; c'est à dire que ses œuvres n'ont pas encore reçu la mesure de popularité qui leur est due. Romancier patriote, c'est avec un véritable génie qu'il retrace devant nos yeux l'histoire frappante de sa patrie bien-aimée. A peine connaît-on en Amérique son "Quo Vadis", mais ses chefs-d'œuvre de l'histoire polonaise ont été trop négligés. Aussi ai-je pris à tâche de faire le jour sur ces romans et de leur donner un peu de cet éclat qu'ils comportent. On peut les trouver longs, j'en conviens, mais que l'intérêt qui s'en dégage vous captive, qu'il s'empare de vous, qu'il pénètre toutes les fibres de votre être, vous le verrez grandir progressivement jusqu'à la fin, que dis-je, vous le sentirez s'augmenter indéfiniment, car ces trois fameux romans forment une saisissante trilogie de la grande nationale de jadis.

Le premier de ces livres, "Par le fer et par le feu", nous présente des personnages dignes de Shakespeare ou de Dumas. Son héros, l'intrépide Skshetiski, personnifie la vaillance farouche de ces braves qui nous sont familiers dans les "Trois Mousquetaires". A travers tous les périls et toutes les intrigues, il parvient à atteindre son but, à obtenir la main d'une princesse de Russie. Son courage infatigable égale toujours l'habileté de la situation. L'auteur l'a doué des meilleures qualités d'esprit et de cœur. Sa fuite de la ville assiégée n'est-elle pas en quelque sorte un fait surhumain? Messire Longin, son ami, a perdu la vie dans une bataille tentative. Prodigement il sacrifie tout pour la patrie, et de ces sacrifices il gagne enfin le prix qui vaut tout, mais qu'il a à peu près perdu. Ne croyez pas cependant que Skshetiski soit le seul personnage important du roman: ses bons camarades, ses compagnons de guerre ont, eux aussi, leurs mérites.

Michael Wolodyowski est à la fois beau soldat et maître d'armes. Sa taille courte et svelte, sa moustache et ses yeux, éveillent notre sympathie et nous font deviner sous cet homme en raccourci, une trempe d'acier, une bravoure indomptable dont personne n'est tenté de douter. Telle la foudre qui sillonne la nue, son apparition est le signe précurseur de quelque grand exploit qui nous le fait reconnaître pour le jeune Achille de l'armée. Regardez son sourire, même quand il est aux ahuis au milieu de ses ennemis! C'est que l'art de manier l'épée, dans lequel il excelle, lui sert de sauve-garde, d'égide puissante contre toute agression.

Comment passer sous silence Messire Longin, ce titan de Lithuanie, qui nous présente le curieux mélange d'une force herculéenne et d'une douceur presque féminine! Son esprit calme et sérieux est à peu près inaccessible aux splendeurs de la cour, à l'attrait des jeux, à la séduction des fêtes. Lui aussi conçoit le projet noble et pittoresque, tout à la fois, d'égaliser son ancêtre par quelque fait d'armes retentissant, tandis que, ô contraste inattendu son inclination à obliger tout le monde fait de lui un géant admirablement débordant d'amabilité. Nous l'exaltons, nous l'aimons, et tout transit de douloureuse pitié, nous frissonnons d'horreur au tableau de son effroyable trépas, lorsqu'il essaye de s'évader de Zbaraj pour aller chercher du secours à ses amis assiégés.

Depuis la création de Falstaff par Shakespeare, aucun personnage n'a pu être comparé à Zagloba. Toujours avide de libations effrénées, soucieux de sa vie, jaloux au même titre de ce qui lui était échü par rapines ou par butin, ce gros fripon de soldat est l'incarnation vivante du "Miles Gloriosus" de Plaute, du Capitaine Fracasse et de l'inoubliable Falstaff. On ne peut nier, néanmoins, qu'alors que ces derniers nous inspirent un je ne sais quoi de mépris et de dégoût quand le ton de leurs Ames laches se révèle à nous délaissé par le lueur sinistre de la concupis-sence et du crime, Zagloba nous produit une impression bien différente. C'est, à coup sûr, un en-c'était un homme sans cœur.

dispute pas souvent le terrain, malgré cela, nous sentons en lui l'homme de cœur. Nous le reconnaissons tel dans des situations ou, nous sommes sûrs que l'action d'un Fracasse ou d'un Falstaff aurait été ou lâche ou insensée. Zagloba agit avec une sagesse suprême; il nous apparaît comme le père de sa compagnie. Sa fuite avec la princesse est un chef-d'œuvre d'adresse. Il évite de son mieux le combat personnel, il préfère se servir de sa science; mais ce combat personnel une fois nécessaire, soit pour porter de l'aide à ses amis, soit pour montrer son mépris pour ses ennemis, il se bat d'une façon intrépide et habile. Sa sagesse comparable à celle d'Ulysse gagne souvent la bataille là où la force et la science militaire de ses compagnons demeurent impuissantes.

La deuxième partie de la trilogie nous présente le "Déluge." C'est une véritable inondation de la Pologne par ses ennemis. Pendant bien des années la guerre contre les cosaques et les Russes a continué sans but bien déterminé. Après un certain temps, les Suédois, dont la renommée terrible s'est répandue sur toute l'Europe, se préparent à abroger leurs conventions et à porter la guerre dans les pays voisins de la Pologne.

A cette époque, le prince Yanush Radziwill, soldat fameux, tout pètri d'orgueil, conçoit le projet hardi d'exploiter à son profit la situation alors existante en Lithuanie pour réclamer avec la souveraineté de ces provinces la couronne de toute la Pologne. Ses troupes s'abandonnant sans réserve à son patriotisme; leur confiance est si aveugle que tous à l'unanimité acceptent sans sourciller et sans faiblir sa propre déclaration de conclure une alliance avec les Suédois. Le prince poussant l'hypocrisie au comble, cherche à multiplier les liens qui enchaînent à son ambition son fidèle officier, Andrei Kmita. Ah! le voilà enfin, le héros de ce roman colossal. La bravoure jaillit de ses yeux comme les flammes incendiaires d'un volcan en ignition; l'amour de la patrie le dévore d'une passion si ardente que la démenée est sur le point de s'emparer de lui quand il apprend la multitude de trahisons qui se trament contre l'Etat.

Mais il s'est laissé éblouir par l'ambition démesurée de son maître, et, en dépit de tout, il persiste à ne voir dans ce dernier que le sauveur de la patrie, même au prix d'être appelé traître jusqu'à l'heure de la rédemption. Son prince le remplit de son propre orgueil, il le fait s'identifier à lui au point que Kmita s'est décidé à ne reculer devant rien pour prendre la récompense royale. Le pauvre Kmita, dans quel abîme s'est-il précipité! Quels dangers, quels obstacles se dressent devant lui. Jusqu'à l'idole de son cœur, jusqu'à la délicieuse créature aux destinées de laquelle il compte associer sa vie, se voit obligée de l'abandonner pour ne pas trépasser sa main innocente dans les horreurs d'un lâche complot.

Nos anciens amis du premier roman, Zagloba, Wolodyowski et Skshetiski sont demeurés honnêtes. Reconnaisant l'erreur fatale ou Kmita s'est plongé, ils s'efforcent, mais en vain, de lui dépeindre le prince, son maître, sous des couleurs noires et hideuses. Cependant, quelques lettres du prince tombent entre les mains de son envoyé extraordinaire, Kmita commence à concevoir un doute, il s'agit, il s'inquiète, puis il s'irrite, et, lorsqu'une entrevue adroïtement ménagée avec le cousin de son maître il apprend les projets infâmes de la famille Radziwill, son âme honnête effarouchée se révolte contre les menées machiavéliques de celui qu'il appelait le sauveur de la patrie. Sa fureur, accrue du pouvoir qui lui est dévolu ainsi que de l'expérience qu'il a acquise, le transforme maintenant en un ennemi terriblement redoutable.

Poursuivi comme traître, il n'ose aller rejoindre ses anciens camarades, de peur d'être tenu en suspicion. Ses petites batailles, livrées sur la route de Varsovie qui est déjà entre les mains des ennemis, ne laissent pas d'augmenter sa renommée. Sa défense mémorable du monastère d'Yasna-Gora contre les troupes suédoises, son exploit hardi de détruire les canons formidables des assiégeants, son évadement des supplices préparés aux prison-

niers, quand il est saisi par les Suédois, tous ces faits nous montrent la réalité de sa conversion. Il va enfin s'allier au roi Yan Casimir, presque exilé en Silésie. Grâce à ses indications, les soldats de Wolodyowski ainsi que toutes les troupes fidèles de la Lithuanie parviennent à se sauver par leur jonction avant de s'opposer à l'armée de Radziwill. Bref, l'éclat de ses exploits, la hardiesse de ses actions et la grandeur de son dévouement, lui ramènent la confiance de ses amis, le cœur de sa bien-aimée et la reconnaissance de sa patrie.

La belle rencontre

Verdun, octobre 1914.

J'ai rencontré aujourd'hui l'image de la Victoire. Nous venions de descendre une côte le long de laquelle s'échelonnaient les maisons d'un bourg. Les obus y tombaient, assez espacés. C'était un de ces poings que les Allemands canonent régulièrement de temps à autre, sans nécessité militaire, simplement parce que le but est commode. Il y a cinq semaines, j'avais traversé ce même village. Les habitants, ce jour là, étaient tous sur le pas des portes, leurs matelas déjà entassés sur les voitures.

— Faut-il partir? nous avait demandé le maire. — Mais non, tout va bien. — C'est qu'un obus a éclaté tout à l'heure à moins de huit cents mètres. Il achevait à peine sa phrase qu'on entendait le bruissement d'un projectile, puis près de nous, l'explosion. Le bombardement commençait. Les garçons attelaient en hâte, les mères appelaient leurs petits, la population courait en tous sens, on jetait par les fenêtres, sur les charriots, les objets oubliés; les femmes portaient devant, poussaient les petites voitures d'enfants. "Allons! Allons! criaient les hommes aux vieilles qui ne pouvaient se détacher de la demeure, du passé, de tout ce qui avait été leur existence. Les bêtes, que les gens chassaient devant eux avec une hâte rude, fuyaient...

Je revoyais ce départ pour l'exil, je me demandais ce qu'était devenue toute cette misère en route, l'essais de mesurer la ruine de ce pays que nous traversons, où l'on ne rencontre plus ni femmes, ni enfants, ni travailleurs, ni bestiaux; rien que des champs vides, des villages abandonnés, des maisons incendiées. Je cherchais instinctivement sur le chemin que nous foulions la trace des régiments allemands.

Au bas de la côte, la route dessinait vers la gauche un coude brusque. Miracule! Répandue sur les cotéaux, toute la population de la commune est là, qui vague tranquillement aux travaux de la saison.

Une vigne couvre la pente, et les paysans font la vendange. On voit cheminer d'un cep à l'autre les grandes cornettes blanches, savamment tuyaillées, des femmes d'ici. Dans le fossé, près de nous, des hottes débordent de raisins noirs. Plus loin, on arrache des pommes de terre. Des cultivateurs remettent en état un champ. Un troupeau de vaches paît un pré voisin. Assise sous un pommier, une jeune mère sourit au tout petit enfant qui la trépigne. Nous nous sentons transportés du désert dans une terre promise. Et pour la première fois, nous nous apercevons combien l'automne est beau, cette année.

La guerre... où est donc la guerre? Pourquoi ces tranchées qui s'allongent devant nous, et ces trous à mitrailleuses si soigneusement abrités, et ces grands coups sourd qui continuent de frapper l'horizon? Pourquoi cette fumée d'incendie, là-bas? Pourquoi ce roulement de fusillade, au loin? Pourquoi ces troupes en marche? Est-ce que tout cela est vrai — et la vendange aussi? — La commune n'a donc pas été évacuée? — C'est la jeune paysanne assise qui nous répond. Sous l'ombre

de sa cornette, elle laisse voir un frais visage heureux. — Oh! si monsieur! Seulement il y en avait qui s'étaient cachés pour rester. Alors les autres se sont cachés pour revenir. — Et vous n'avez pas peur pour vous, pour votre bébé? — Non. Nous savons où les Allemands tirent. Tous leurs obus vont là-haut. Il n'en est jamais descendu un seul dans le vallou. Et puis c'était trop dur d'être partis. Je suis si contente, monsieur, d'avoir retrouvé ma maison et mon champ. Si vous saviez...

Le départ des conscrits belges

Depuis plusieurs jours, les Parisiens ont eu un spectacle émouvant. Le gouvernement belge a, ces jours derniers, lancé l'appel sous les drapeaux aux jeunes gens de la classe 1914, que l'invasion de la vaillante Belgique par les républicaines hordes allemandes a dispersés à travers l'Angleterre et la France. Au fur et à mesure que les armées germaniques avançaient, l'autorité militaire belge persuadait à tous les citoyens valides de l'héroïque petite nation de gagner la France ou la Grande-Bretagne afin qu'ils s'échappassent aux mesures violentes et révoltantes de l'ennemi. Les Allemands, on le sait, — les faits sont certains et appuyés d'ailleurs par la photographie, — ont emmené en captivité les hommes de quinze à quarante-cinq ans et au-dessus, de la plupart des cités belges.

La prévoyance du gouvernement du roi Albert a, en grande partie, déjoué l'abominable projet. Avertie, la jeunesse belge a rallié la France et, répondant à l'appel de l'autorité militaire, elle s'est, partout, présentée en masse pour rejoindre la caserne ou le camp où elle se préparera, avec quelle ardeur, aux batailles de demain.

Et depuis plusieurs jours les Parisiens voient passer les conscrits belges, beaux à voir, beaux de la fierté patriotique qui les anime, de la confiance obstinée et admirable qu'ils ont dans les destinées de leur noble patrie. Précédés d'un caporal de leur armée, de cette armée qui depuis trois mois se bat sans détail...

— Monsieur, je vous apporte un balancier à réparer. — Et la pendule? — La pendule marche bien, c'est le balancier qui s'arrête toujours.

encore la guerre et c'est déjà la paix. Une immense sécurité nous envahit. Personne ne doute du lendemain. Chacun le prépare, les soldats, les paysans, les mères. Si la terre collabora à cette grande résurrection.

La victoire est faite de tout cela. Libre aux barbares de l'imaginer sous les traits d'un Attila dévastant les cités et massacrant la vie! Un Français comprendra mieux l'obligation, la sainteté et la joie de vaincre pour avoir entrevu, dans un paysage de bataille, une femme, un enfant, un sillon...

lance pour l'honneur de la Belgique, et flanqués d'un sergent, ils se rendent par petits groupes à la gare Saint-Lazare où des trains les attendent pour les conduire sous leurs glorieux drapeaux.

Bien alignés, ils vont d'un pas décidé, allègre; ils se redressent crânement, car ils sentent que leur passage soulève l'admiration et l'émotion de la foule.

Ils sont résolus et souriants; ils courent au devoir, pressés, on le devine, de se venger des douleurs infligées à leur cher et pacifique pays par la brutalité monstrueuse des barbares d'outre-Rhin.

A leur boutonnière, ils portent une cocarde à leurs couleurs nationales; à la main, un petit baluchon, ou, sur l'épaule, la classique besace de toile bleue des agriculteurs belges qui viennent moissonner dans le nord de la France au mois d'août, en temps de paix.

Sur le pas des portes, on se presse, on s'arrête au bord des trottoirs, au milieu des chaussées, pour les voir passer.

Personne n'ose les acclamer trop haut; les paroles s'arrêtent dans la gorge; le cri est étouffé par l'oppression de la poitrine. Il faut à chacun faire un effort pour empêcher les larmes de troubler les regards et de jaillir des yeux. On les salue simplement. Et ce salut est émouvant. Ils passent ainsi dans le silence, le respect et l'admiration de Paris, reconnaissant et ému. Devant eux, vole la Patrie, glorieuse et douloureuse.

FRANTZ-REICHEL.

Louisville & Nashville R. R. Co.

La ligne la mieux équipée offrant le service le plus moderne de la Nouvelle-Orléans aux villes du Nord et de l'Est.

La route du "NEW YORK & NEW ORLEANS, Limited" Train tout en acier, composé entièrement de wagons Pullman, wagon d'observation et Café Club

Pour plus amples informations s'adresser au Bureau des billets 201 rue St-Charles

CHARBONS

COKE POUR GAZ ET FONDERIE

W. G. COYLE & CO., Inc.

337 RUE CARONDELET
PHONE MAIN 2126

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures (et ferme le dimanche. Coin des rues Daubigny et Bienville, à deux blocs de la rue du Canal, Eglise Distict.

F. A. BRUNET

IMPORTATEUR DIRECT

HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER

313 RUE ROYALE — 313

ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUÛ GENÈRE.

La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans.

Venez visiter et vous rendrez compte par vous-même du bas prix de nos marchandises pour lesquelles je déte toute concurrence.

Les ordres de la campagne sont sollicités.

PHONE MAIN 4380.

Opheum

Phone Main 232

PRIX Matinées, 2:35... 50 à 25c Soirées, 8:15... 10 à 75c

MATINÉES TOUS LES JOURS

RIANE CARRERA, Fille de Anna Held, NINA ABBARNELL, Edwin Stevens et Tina Marshall Stuart Barnes Ower et Ower Fred Kornau Olympic Trio Opheum Travel Weekly Concert Orchestra

PERUCHI-GYPZENE ET COMPAGNIE

THEATRE LYRIQUE

Semaine commencent Dimanche 22 Nov. et suite

Under the Lash

Matinées Dim., Lundi, Vendredi, Samedi à 2 heures. Prix 10c, 20c, 30c et 50c

Téléphone Main 237